

# 40 ans et après

«Connemara» de Nicolas Mathieu peut être considéré comme un roman de la désorientation et de l'échec, mais aussi de l'espoir en «la vie qui vaut la peine d'être vécue»

Par Franck Colotte

«Aux abords de la quarantaine, l'aveu leur coûtait, mais il fallait bien admettre que l'avenir ne leur appartenait plus tout à fait et que le temps faisait son poids».

Nicolas Mathieu, «Connemara»

Lauréat du Prix Goncourt 2018 pour son roman intitulé «Leurs enfants après eux» (Actes Sud), Nicolas Mathieu revient sur le devant de la scène littéraire en publiant un nouvel opus centré sur la parenthèse amoureuse que peut représenter une liaison dans l'existence cabossée, fade et routinière de deux êtres que tout oppose – et qui vont pourtant se rapprocher, ainsi que sur la crise de la quarantaine (avec ses toutes ses déviances), qui constitue, sur fond de nostalgie adolescente, le moteur narratif de ce roman profondément humain dans lequel se reconnaîtront non seulement les «quadras» d'aujourd'hui (ex-adolescents d'hier), mais aussi les adolescents d'aujourd'hui pouvant ainsi se projeter dans un avenir (décidément incertain).

Le titre donné par Nicolas Mathieu est le premier élément qui interpelle le lecteur, curieux de connaître le lien pouvant exister entre la célèbre chanson éponyme de Michel Sardou, «Les Lacs du Connemara» (1981), devenue un incontournable des fins de soirée festive, «le dernier défilé avant de rallumer les lumières de l'univers» selon l'heureuse formule de Romain Baheux dans «Le Parisien». «Les Lacs du Connemara», hymne festif s'il en est, apparaît à deux moments stratégiques et symboliquement porteurs du roman: cette chanson est d'abord évoquée lors de l'évocation d'agapes estudiantines («(...) les fêtes à tout propos, organisées chaque semaine par le BDE et qui s'achevaient invariablement sur ces Lacs du Connemara, pour faire comme HEC»); ensuite, elle est mentionnée dans le cadre du mariage de Greg et Jenn (qui est une scène de conclusion du livre): «Cette chanson (...) parlait d'autre chose, d'une épopée moyenne, la leur, et qui ne s'était pas produite dans la lande ou ce genre de conneries, mais là, dans les campagnes et les pavillons, à petits pas, dans la peine des jours invariables». Cette chanson, qui semble constituer l'alpha et l'oméga d'une tentative avortée de quadragénaires en mal de sensations de vie, soucieux de replonger dans l'univers insouciant de l'adolescence et de la vie étudiante, mérite que l'on s'y arrête, tant les paroles qu'elle contient, sont lourdes de sens (une fois la lecture achevée): «Un peu d'enfer, le Connemara/Des nuages noirs qui viennent du nord; On dit que la vie, c'est une folie/ Et que la folie, ça se danse; On y voit encore/ Des hommes d'ailleurs venus chercher/ Le repos de l'âme et pour le cœur, un goût de meilleur». Or, que se passe-t-il quand la quête du repos de l'âme se heurte à la folie de la crise de la quarantaine?

Le récit de Nicolas Mathieu est précisément celui d'une «épopée moyenne»: celle d'Hélène Poirot (fille de Jean et de Mireille Poirot), âgée de bientôt 40 ans, ayant bien réussi, mère de

● *Que se passe-t-il quand la quête du repos de l'âme se heurte à la folie de la crise de la quarantaine?*



Nicolas Mathieu scanne, peint, mais n'assène aucune vérité suffocante.  
Photo: AFP

deux filles (Clara, 12 ans et Mouche, presque 8 ans), cadre dans la société Elexia (sous la houlette d'un certain Erwann, dont elle souhaiterait devenir l'associée), mariée à Philippe (dont elle partage la vie depuis plus de quinze ans); celle également de Christophe Marchal, âgé d'un peu plus de quarante ans, fils de Sylvie et de Gérard Marchal (qui joue un rôle non négligeable dans la deuxième partie du roman, notamment en raison de sa maladie), père de Gabriel, en instance de séparation d'avec Charlie (Charlotte Brassard, qu'il a vue pour la première fois en classe de 3<sup>e</sup>), ancienne star locale de hockey au début des années 90, à présent livreur de provision d'alimentation canine pour la société «CanGood». Le simple énoncé de ces éléments biographiques pourrait faire croire à l'éternel retour du même (thème), décliné en autant de manières que d'auteurs. Alors quoi, une énième variante de «Mes amis, mes amours, mes emmerdes» (pour pasticher la célèbre chanson de Charles Aznavour, «Mes emmerdes» – 1976)? La thématique de la crise de la quarantaine (i.e. la reproduction d'une jeunesse devenue trop lointaine, la crise de post-adolescence centrée sur la recherche d'une (nouvelle) identité) ainsi que celle des caducques amours (adultères) destinées, sur le mode du défi, à conjurer le temps passé et (presque immanquablement) vouées à l'échec, n'ont en soi rien d'original. Ce qui l'est en revanche, c'est le point de vue et le style de Nicolas Mathieu, qui font toute la différence: il peint des personnages à hauteur d'homme, issus d'une humanité moyenne en prise avec elle-même et un environnement constitué de leurs et de quêtes. Ce qui frappe le lecteur, c'est le sentiment d'authenticité et de proximité qu'on éprouve à voir évoluer (souffrir, (sur)vivre, prendre du plaisir, espérer, etc.) devant soi ces êtres de papiers (peut-être un jour de pellicule?) que l'auteur rend et met en scène avec une justesse telle qu'on est aisément invité à l'identification et facilement confronté aux phénomènes de catharsis (telle qu'Aristote l'a théorisée dans sa «Poétique») et de mémoire involontaire dans toutes ses variantes (gustative, sonore, visuelle – que l'on songe à la seule madeleine de Marcel Proust). Hélène et Christophe, c'est chacun d'entre nous dans l'infinité de variantes de nos existences respectives. Nicolas Mathieu crée ainsi des personnages universels et typés – à l'instar des plumes du Grand Siècle qui eurent à cœur d'explorer les aspects souterrains et labyrinthiques à la fois de nous-mêmes et de la société (de l'époque), mais qu'il agrémente cependant à sa manière, selon les tenants et les aboutissants d'un calame trempé tantôt dans l'encre guimauve du fantasme (sexuel), tantôt dans celle, insipide et érosive, d'une vie (quotidienne) que l'on tente de réenchanter.

À la recherche du temps perdu? Ce que notre auteur fictionnalise, c'est précisément la tragédie de l'érosion, de la dislocation du temps qui conduit les êtres à vouloir réenchanter leur existence, à se réinventer en trouvant (en tout cas en mettant tout en œuvre pour tenter de le faire) une nouvelle identité. «Tempus fugit», donc, ce que Mathieu exprime avec acuité: «Le temps était passé si vite. Du bac à la quarantaine, la vie d'Hélène avait pris le TGV pour l'abandonner un beau jour sur un quai dont il n'avait jamais été question,

avec un corps changé, des valises sous les yeux, moins de tifs et plus de cul, des enfants à ses basques, un mec qui disait l'aimer et se défilait à chaque fois qu'il était question de faire une machine ou de garder les gosses pendant une grève scolaire». Hélène, 39 ans, mère, en apparence, la vie-carte-postale d'une Nancéienne correspond à tous les critères caractéristiques de la «transclasse» (tels que les définit Chantal Jaquet). Elle a réussi à s'extirper à son milieu social, à exercer une activité professionnelle valorisante et bien rémunérée (lui offrant aussi des perspectives de développement), elle a fondé un foyer, est mère de deux filles adorables. Comme le précise la quatrième de couverture, «elle a réalisé le programme des magazines et le rêve de son adolescence». Ambitieuse et douée, la première de la classe est devenue une «powerful woman» du Grand Est.

Une ombre plane cependant sur l'horizon papier glacé de cette existence bien réglée: l'environnement de se (re)trouver, quitte à faire une «belle connerie», à savoir s'engager sur la voie de l'infidélité, des aventures éphémères qui font résonner le vibrato émotionnel intérieur. Avec l'aide de sa stagiaire Lison, Hélène s'inscrit sur Tinder, ce qui ne s'avèrera pas être une expérience très concluante. Elle s'amuse «à remuer le passé à la baratte des algorithmes» – on appréciera au passage la saveur de la métaphore, en tentant de trouver des informations (Facebook, Copains d'abord, etc.) sur Christophe Marchal qu'elle a connu durant son adolescence. En ce temps-là, il était un Dom Juan adulte, prisé, mais le couperet du temps est tombé – et Nicolas Mathieu s'en fait le talentueux traducteur: «Le champion n'était plus. La première de la classe insignifiante avait bien changé». «Traduttore, traditore», dit le proverbe. Il n'empêche que l'auteur donne à ses personnages une épaisseur profondément humaine, sous-tendue par la vraisemblance et la justesse de ton.

Cet écrivain sait se faire factuel, lyrique, métaphorique, plutôt cru parfois (lors de l'évocation de scènes d'érotisme et/ou de sexe). Son style, «ondoyant et divers» (l'homme étant un sujet «merveilleusement ondoyant et divers», selon l'expression de Pierre Charron), traduit la mouvance (tantôt entêtante, tantôt franchement anxiogène) de la vie qui, sinieuse, évolue par monts et par vaux. Mathieu, en bon marin de la plume, louvoie dans le tissu textuel, nous entraîne avec bonheur et avidité dans les méandres – significatifs ou insignifiants – d'existences au carrefour du destin, prêtes à basculer dans l'inconnu, disposées à se brûler les ailes pour se donner l'impression de retrouver le temps perdu.

Entre «À la recherche du temps perdu» et le «Temps retrouvé», c'est une parenthèse folle de six mois qui va bouleverser la vie d'Hélène et de Christophe: c'est le temps que durera leur liaison-raz-de-marée, sorte d'épreuve du feu dont personne ne sortira indemne. Il s'agit d'abord de se sentir revivre, de se reconstruire, de trouver une nouvelle identité. Les deux amants la trouveront en devenant «maîtresse» et «amant», dans une «affreuse petite chambre de Charmes» (un «bled à mi-chemin de Nancy et d'Épinal»). Ils dépassent ainsi «l'instinct merdier qui ne va jamais bien pour qui que ce soit». Hélène, c'est un peu Madame Bovary après le bal de la Vaubyessard, toujours en quête d'un ailleurs dont elle sait, contrairement à Emma, qu'il ne la conduira pas au bon-

heur absolu – lucidité oblige; Christophe, c'est un peu Rastignac resté à la pension Vauquer, engoncé dans une vie chaotique et «rotative». Et pourtant ces deux êtres, auxquels les analepses savamment dosées reconstituent une archéologie existentielle et confèrent une densité (ne masquant cependant pas une certaine opacité) remarquable, vont s'essayer au «replâtrage narcissique» de la liaison amoureuse en guise de faux-fuyant, de trompe-l'œil, de «trompe-l'âme», de «trompe-ego» (pour revivre, sur le mode parfois grotesque, les exaltations de l'adolescence).

Avec habileté (tant dans l'organisation narrative que dans l'expression, ingénieuse, enlevée, nerveuse), Nicolas Mathieu parvient en définitive à faire s'articuler des instantanés de vie, des tranches d'existence (on déprime, on fête, on tombe malade, on meurt, on fait l'amour, on se quitte, on fait n'importe quoi, etc.) qui font de «Connemara» un roman intemporel. Géographiquement, il se situe dans l'Est de la France; temporellement, en 2016-2017 (plusieurs indices textuels tels que l'âge de la fille d'Hélène, Clara, ou l'accession de Marine Le Pen au second tour des élections présidentielles, permettent de l'affirmer). Structurellement, il plonge dans la psyché éternelle de toutes celles et de tous ceux qui, taraudés par la nostalgie, tentent, maladroitement souvent, astucieusement parfois, de trouver leur chemin de Damas existentiel et sentimental.

Mathieu scanne, peint, mais n'assène aucune vérité suffocante. «Connemara» peut être considéré comme un roman de la désorientation et de l'échec, mais aussi de l'espoir en «la vie qui vaut la peine d'être vécue». 21 chapitres (suivis d'un épilogue d'une importance capitale), à l'instar des 21 coups de canon que l'on tire traditionnellement dans de nombreux pays du monde pour marquer un honneur ou célébrer un événement heureux: Nicolas Mathieu nous fait comprendre que vivre, c'est prendre le risque de se tromper; persister à vivre dans la «caverne» de ses illusions, c'est mourir avant la fin de la fête.



Nicolas Mathieu, «Connemara», Paris, Actes Sud, 2022, 400 pages, 22 euros

● *Nicolas Mathieu, peint des personnages à hauteur d'homme, issus d'une humanité moyenne en prise avec elle-même et un environnement constitué de leurs et de quêtes.*